

« La Bible est multiple et exigeante »

Entretien avec Michaël Langlois

Entretien réalisé au Temple Franklin Roosevelt de la Grande Loge de France, par Christophe Bourseiller, Serge Iglesias, Thierry Lesage, Josselin Morand, Richard Sarfati, Lorenzo Soccavo et Jean-Laurent Turbet.

Michaël Langlois est docteur ès philologie de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, membre de l'Institut Universitaire de France, de l'Helsinki Collegium for advanced studies, du Centre de Recherche Français de Jérusalem, et du Centre d'études judaïques de l'Université du Michigan. Il est également chercheur associé au CNRS, auxiliaire de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, et maître de conférences HDR à l'Université de Strasbourg. Il s'est donné pour mission de produire des savoirs en lien avec la Bible et l'Histoire. La Bible (que nous appelons Volume de la Loi Sacrée) occupant une place centrale au Rite Ecossais Ancien et Accepté tel qu'il est pratiqué à la Grande Loge de France, il nous est apparu normal de le rencontrer et d'ouvrir un dialogue avec ce grand chercheur. N.D.L.R. : pour lever toute ambiguïté, il est important de préciser que le Volume de la Loi Sacrée est ouvert au Prologue de Jean aux trois premiers degrés. Il peut arriver, et c'est le cas dans notre Loge, que l'on lise ou récite les premiers versets du Prologue.

– Au vu d'un cursus tel que le vôtre, la première question qui nous vient à l'esprit est celle de votre parcours intellectuel. Quel a été votre cheminement ?

J'ai grandi dans une famille protestante très croyante, très pratiquante. Mon père, suisse protestant, est originaire du canton de Vaud, et le protestantisme en est la religion depuis le XVI^e siècle. Ma mère, normande et catholique descend elle-même d'un père catholique qui s'est converti au protestantisme dans des milieux conservateurs, pentecôtistes pour être plus précis. J'ai donc grandi avec cette double culture, en brassant très largement du côté du protestantisme, réformé et pentecôtiste. Dès l'enfance, j'ai construit un enracinement très profond dans la foi (la messe le dimanche, la croyance...). Je faisais même des concours de versets bibliques. Et en même temps, j'ai aussi développé un esprit critique. Avec ma famille, nous allions le dimanche chacun dans des églises différentes avant de nous retrouver à la maison et nous comparions ce qui s'y disait. Tout ça m'a nourri, et m'a donné envie d'en savoir plus, même si je ne me destinais pas forcément à en faire mon métier. Je me destinais plutôt à une carrière scientifique, étant plus scientifique que littéraire. J'ai commencé mes études supérieures par un cursus scientifique général (mathématiques, physique, informatique) puis je me suis spécialisé en mathématiques pures, pour devenir mathématicien. Par ailleurs, je gardais un questionnement sur la Bible, dans laquelle j'avais relevé un certain nombre d'incohérences, restées sans réponses. Contrairement à mon père, je n'avais pas étudié les langues anciennes, et j'ai fini par me sentir frustré de ne pas pouvoir trouver de réponse à mes questionnements. Pour pallier cela, je mettais côte à côte différentes traductions en français de la Bible, et je relevais les différences de traduction, sans pouvoir les expliquer. Puis un jour, j'ai franchi le cap : je suis allé étudier la théologie, en étant sûr de trouver la réponse à mes questions. Et dans les différents champs d'études de la théologie, ce qui m'a vraiment intéressé, c'était de mieux comprendre la Bible. J'ai été passionné par l'exégèse, les langues anciennes, les civilisations anciennes... je voulais vraiment comprendre. Après mes études de théologie, je me suis posé la question de l'après : devenir pasteur ou pas, par exemple. Je gagnais ma vie par de petits boulots d'informaticien, ce qui me permettait de financer mes études. J'ai pris la décision de continuer ce que j'avais commencé à l'ELCOA (Ecole de langues et de civilisations orientales anciennes). Mon entourage me faisait remarquer que mes études duraient. J'avais en effet trois licences, mon

curseus de mathématiques, deux masters... J'ai fini par faire une thèse de doctorat sur les encouragements de mon enseignante d'araméen. Je pouvais travailler sur les manuscrits de la Mer Morte, mais il y avait un ouvrage sur lequel personne ne voulait travailler : le Livre d'Henoch, ou plus précisément le Livre hébreu d'Henoch, en araméen. C'est un ouvrage apocryphe, donc exclu de la Bible telle qu'on la connaît en Occident. En revanche, en Ethiopie, il est bien inclus dans la Bible. A Qumran, on a découvert des manuscrits en araméen correspondant au livre d'Enoch. Une édition de ce livre d'Henoch avait été faite dans les années soixante-dix par un membre de l'équipe, mais personne n'avait repris ce travail depuis, en raison de la grande complexité de la tâche. Il faut en effet connaître l'hébreu, le grec mais aussi le syriaque, l'éthiopien... Il y avait un projet d'édition bilingue, pour lequel je me suis porté volontaire. Cela a d'ailleurs été mon sujet de master à la Sorbonne, puis mon sujet de thèse. C'est une source extraordinaire pour comprendre la naissance du christianisme.

J'ai donc rédigé ma thèse de doctorat sur ce sujet, sans savoir où cela me mènerait. Puis juste après, j'ai décroché un contrat de deux ans au Collège de France. Ensuite, j'ai été candidat à l'Université de Strasbourg, où j'ai été nommé maître de conférences. Depuis, je travaille toujours de proche en proche : poser une question et en chercher une réponse amène d'autres questions et ainsi de suite. C'est le principe de la recherche fondamentale : on va explorer des domaines inconnus du savoir, mais on a l'intuition des choses à creuser. J'ai la chance d'exercer un métier qui est aussi une passion.

— *A vous écouter, on devine qu'il n'y a pas une unique Bible, mais un grand nombre de textes dans différentes langues, dont certains sont incorporés dans le Canon (la version officielle, en quelque sorte) et d'autres écartés (les apocryphes). Pourriez-vous nous dresser un tableau de synthèse de la Bible ?*

Vous avez raison, la Bible n'est pas une mais plurielle. Au départ, c'est du grec. D'ailleurs, le mot grec *biblia* désigne les livres, ou plus précisément, les rouleaux, car il y en a plusieurs. Par convention, dans le christianisme, on désigne deux parties, l'Ancien Testament (avant l'arrivée de Jésus-Christ) et le Nouveau Testament (après l'arrivée de

Jésus-Christ). Avant Jésus, on a des écrits préchrétiens, rédigés avant notre ère, avec une grosse production littéraire du judaïsme ancien. Tous n'ont pas été retenus pour figurer dans l'Ancien Testament. Le choix des rabbins s'est fait entre l'Antiquité tardive et le début du Moyen-Age. On a une liste des textes choisis, écrite dans le Talmud. Ils sont au nombre de vingt-quatre. Mais il existe bien d'autres ouvrages, qui ont été écartés: les fameux apocryphes. D'ailleurs, en grec, *apocryphos* signifie caché. Et des apocryphes, on en connaît des dizaines! Dans les rouleaux de la Mer Morte, un quart des documents retrouvés sont des textes inclus dans la Bible hébraïque. Les trois quarts restants sont d'autres œuvres littéraires qui existaient à l'époque, qu'on peut qualifier d'apocryphes. Certains étaient déjà connus, comme le Livre d'Henoch, et d'autres ont été découverts. Il en existe probablement d'autres qu'on n'a pas encore découverts. L'Ancien Testament des chrétiens est basé sur les vingt-quatre livres des rabbins, qui constituent la Bible hébraïque. Après, en fonction des églises chrétiennes, des textes ont pu être ajoutés ou retirés. Par exemple, l'église catholique romaine a rajouté le livre de Judith, qui n'est pas dans la Bible hébraïque. Il faut bien comprendre que la composition exacte de la Bible dépend des communautés religieuses.

Pour le Nouveau Testament (qui, en volume, ne représente qu'un quart de la Bible), il y a vingt-sept livres canoniques, et un certain nombre d'apocryphes. Par définition, il s'agit de textes qui parlent de Jésus. La composition du Nouveau Testament varie selon les époques. La table des matières des grandes Bibles du bas Moyen-Age, qu'on appelle aussi codex, n'est pas la même que celles d'autres époques. Prenons l'exemple de l'Apocalypse. A notre époque, une seule est inscrite dans la Bible, celle de Jean. Et pourtant, à d'autres époques, il y en avait une autre, celle de Pierre. On la retrouve dans certaines éditions. Il en est de même avec les épîtres, dont la liste varie avec les époques. Et les évangiles, on en connaît quatre, mais certaines bibles n'en comptent qu'un seul. Des bibles comportent un évangile qui est une synthèse des quatre et qu'on appelle *diatessaron*, écrit en syriaque. Il existe aussi d'autres évangiles qu'on pensait disparus et dont on connaissait l'existence par des fragments ou des références. Ils ont été retrouvés non pas à Qumran, mais en Egypte, à Nag Hammadi. Et on

continue à les découvrir. Ils restent apocryphes, pour des raisons qui ne sont pas toujours connues.

Les premières bibles sont apparues au Moyen-Age, et leur contenu a pu varier selon les époques. En fait, il faut attendre le XVI^e siècle et le Concile de Trente pour qu'une liste de textes soit arrêtée. Pourquoi aussi tard ? Tout simplement à cause de l'arrivée du protestantisme. En effet, à cette époque, Martin Luther lance la Réforme, qui implique une remise en question du dogme chrétien et de l'ensemble de la religion, et par conséquent de la liste des textes à mettre dans la Bible. L'Église catholique riposte par la Contre-Réforme et impose sa liste de textes.

On voit donc que la Bible, qu'on perçoit comme un monolithe immuable, résulte d'un long processus éditorial de sélection, qui dépend de communautés religieuses et qui est somme toute, assez flottant.

– On assiste actuellement à des débats, non pas sur les textes mais sur les traductions des textes. Pour nous qui ouvrons nos travaux sur le Prologue de l'Évangile de Jean, nous avons pu voir plusieurs traductions différentes et parfois assez dissemblables. Par exemple, on y évoque la Parole, le Verbe, le Logos... De la même manière, on dit que les Ténèbres n'ont pas compris, reçu, recueilli, saisi la Lumière. D'où cette question : qui croire ?

Les différences de traduction sont en effet très perturbantes. Elles ont été d'ailleurs la base de mon parcours. Pourquoi tant de différences de traduction, en fait ? Certaines peuvent avoir pour origine un texte différent à l'origine. Selon que le texte originel est en araméen, en hébreu ou en grec, vous aurez déjà des différences de traduction. Évidemment, si je traduis l'un ou l'autre texte dans la même langue, la traduction va différer.

Un autre élément de difficulté de traduction peut être une difficulté inhérente au texte : selon la complexité du vocabulaire et des conjugaisons, la traduction sera différente. Or, les textes de la Bible comprennent souvent des mots très difficiles ou inconnus. La Bible a été écrite sur une période de presque mille ans, et la langue a forcément évolué, avec cette difficulté de compréhension de la langue ancienne.

Si un mot n'apparaît qu'une seule fois dans la Bible et pas ailleurs (ce qu'on appelle un hapax), comment peut-on le traduire? Le traducteur doit alors accomplir tout un travail de spéculation: utiliser la racine du mot, se référer à d'autres langues, tout en faisant attention aux faux amis...

Pour mieux comprendre la démarche, prenons l'exemple d'un problème similaire en langue française, avec le verbe s'abstenir. On en a beaucoup parlé, de l'abstention, à l'occasion des élections législatives anticipées de juin 2024. Il y a eu un lapsus d'un politicien qui, au lieu de parler d'abstention, a parlé d'abstinence. Ce sont deux mots qui sont construits sur la même racine et le même verbe, avec la même idée de privation, de limitation. Mais selon que vous tombez sur un mot ou l'autre, ce n'est pas du tout le même sens! Imaginez maintenant que cette situation se retrouve dans des textes en hébreu. Comment savoir dans quel contexte le mot est utilisé? Certes, le contexte immédiat peut donner une indication, mais rien n'est entièrement sûr.

Une autre solution est d'aller voir ce qui se fait dans d'autres langues proches, issues de la même racine. Il peut y avoir des solutions intéressantes, mais il faut prendre garde aux faux amis.

On peut aussi étudier les interprétations ou les traductions antiques, de l'hébreu vers le grec par exemple. Mais si on se rend compte que déjà dans l'Antiquité, la traduction de tel ou tel terme posait un problème, on n'est pas plus avancé. Et ces incertitudes vont se répercuter dans la traduction.

Une troisième raison est la raison stylistique: comment traduire un terme très riche dans une autre langue qui n'a pas forcément d'équivalent? Pour reprendre le *logos* de Jean que vous évoquiez, le terme *logos* est très connu et très riche, et fait l'objet de dizaines de pages dans les dictionnaires. Si un helléniste peut comprendre complètement le sens du Prologue de Jean écrit en grec, comment rendre en langue française la richesse d'un tel mot que *logos*? On va chercher un équivalent, ou garder *Logos*.

De la même manière, pour le terme recevoir, il y a des difficultés de sens. On accueille, on reçoit contraint et forcé ou on crée des liens? Avec ces deux mots en apparence simples, on se rend compte que la

traduction requiert non seulement de connaître la langue de départ (ici, le grec ancien) mais aussi la langue d'arrivée, le français!

A ce propos, que penser de la traduction de la Bible par André Chouraqui (N.D.L.R. : une traduction littérale, se voulant la plus proche possible du texte originel en hébreu)? Par exemple, que penser du fait qu'il a désigné Adam comme « le glébeux » ou « le terreux »?

André Chouraqui était un savant, il n'y a pas de doute à avoir sur son travail ou ses compétences. Mais derrière sa traduction se pose une autre question plus fondamentale: qu'est-ce qu'une traduction? Est-ce une simple translation ou une réécriture intelligible d'un texte? Et cette question, en réalité très complexe, n'a pas de réponse. Un travail de traduction sera forcément imparfait et incomplet, ne fût-ce que parce que les corpus linguistiques ne sont pas les mêmes d'une langue à l'autre. Imaginez d'avoir à traduire le mot neige dans la langue d'un pays qui ne connaît pas la neige et qui n'a pas de mot pour la désigner! D'où l'adage bien connu: « traduire, c'est trahir ».

Pour en revenir à André Chouraqui, celui-ci a tenté de rendre compte de la possibilité de la langue hébraïque de produire des jeux de mots. Dans le cas d'Adam, le mot Adam vient de l'hébreu Adama qui signifie la terre. Comme il est lui-même issu de la terre, il y a un jeu de mots en hébreu qui a été reconstitué dans la traduction. Mais parfois, les jeux de mots sont impossibles à retranscrire dans d'autres langues. Il en est de même avec Adam et Eve, qui sont nus (*arumim*) qui rencontrent le serpent, le plus rusé des animaux (*arum*). Il n'est pas possible de passer à côté de ce jeu de mots en hébreu, qui reste pourtant intraduisible en français. André Chouraqui a essayé d'être le plus fidèle à la syntaxe et à la subtilité de la langue, mais sa traduction est parfois incompréhensible... Elle peut donner l'effet d'être une traduction mot à mot (ce qu'on retrouve dans la version interlinéaire hébraïque-grecque-française). De manière plus générale, j'encourage les personnes qui s'intéressent à la Bible sans connaître les langues bibliques à lire différentes traductions, qui sont complémentaires et issues de philosophies de traduction différentes. Ainsi, la traduction d'André Chouraqui reste un ouvrage de travail, qui peut être complété par la comparaison à d'autres traductions. Ce problème de traduction mot-à-mot n'est pas nouveau et existait déjà sous l'Antiquité.

Une traduction n'est jamais parfaite ni complète. Le travail du traducteur est de donner une orientation possible à un texte, mais ce ne sera jamais suffisant.

– Vous aurez constaté que nous vous recevons symboliquement dans le temple de Salomon, que l'on reconnaît à ses colonnes Boaz et Jakin. Pourriez-vous nous en dire plus?

En effet, elles apparaissent dans le Livre des Rois, où le Temple de Salomon est décrit. Il y est fait mention de ces deux colonnes monumentales, qui, chose assez rare, portent un nom. Le mot *jakin* (jachin en hébreu) renvoie au verbe *kun*, qui signifie placer, établir ou disposer. Le mot *jakin* renvoie à la conjugaison du verbe *kun* à la troisième personne, d'où la traduction : « il place ». Dans le contexte d'un Temple, on peut se demander qui établit quoi ? Dieu, peut-être ?

Pour la colonne Boaz, on a trois consonnes : *beth*, *ayin*, *zan*. La question à se poser, c'est si les consonnes font partie de la racine ou pas. Si la lettre beth ne fait pas partie de la racine, on utilise ayin et zan qui donnent l'idée de la force. Et beth est alors une préposition, ce qui donne comme traduction : « en force ». Ce serait alors vocalisé Bo'oz et non Boaz. Dans cette vocalisation, on n'a pas de préposition, ce qui change tout. Et il n'y a pas de signification connue. On doit aller chercher vers d'autres langues sémitiques. Tel qu'il est vocalisé, ce nom est à comprendre comme issu d'une racine trinitaire. Et nous sommes en présence d'un faux ami. Le mot Boaz sonne comme bo'oz, avec cette idée de force, mais ce n'est pas forcément le sens voulu. D'autant plus que l'accent est mis sur Beth. Si on fait le parallèle avec la langue française, cela reviendrait à dire qu'une étagère, c'est l'État qui gère... On retrouve là la fameuse langue des oiseaux. Ce n'est pas parce que ça sonne de manière similaire à un mot que l'idée est la même !

La prononciation Boaz provient du travail des massorètes (N.D.L.R. : transmetteurs de la bible hébraïque et de sa vocalisation. L'hébreu ancien n'a pas de voyelle, et peut se prononcer de différentes manières, avec des sens différents selon la prononciation), qui ont vocalisé le texte aux VIII^e et IX^e siècles après Jésus-Christ. Une piste de recherche possible serait de passer outre la vocalisation des massorètes et de

chercher d'autres prononciations possibles. On peut aussi regarder comment le mot a pu être traduit en grec ancien. Ainsi, le terme y est vocalisé Ba'az dont une traduction possible est « avec force ». Le même prénom, Boaz se retrouve dans le livre de Ruth, où il est traduit Bo'oz. Pour les traducteurs grecs préchrétiens, il y a eu deux traductions et deux traditions de prononciation... Et sans preuve formelle, les deux hypothèses (la racine à deux ou trois syllabes pour Boaz) sont aussi valables l'une que l'autre. Peut-être qu'un jour, une découverte archéologique permettra de confirmer l'une ou l'autre hypothèse, mais pour le moment, on en est réduit à des spéculations.

– *Quel lien faites-vous entre les grenades (pommes puniques) qui ornent nos colonnes et le fruit défendu ?*

La grenade est bien connue dans la Bible et la langue hébraïque. Concernant le fameux fruit défendu, celui-ci n'est jamais nommé. Il est d'autant moins identifié qu'il est écrit dans la Genèse : « de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas » et pas de fruit. Il n'est jamais fait référence à une pomme, et je ne sais pas précisément quand on a associé la pomme au fruit défendu. Peut-être une question d'iconographie ?

– *Concernant le Prologue de Jean, il semblerait que celui-ci serait hérité d'une autre tradition et qu'il aurait été inséré à la Bible pour l'inscrire dans le fil de traditions antérieures. Est-ce qu'il existe des éléments permettant de valider cette hypothèse ?*

Non, on n'a pas encore de données pour corroborer cette hypothèse. Il faut bien comprendre que l'écriture de la Bible est un immense travail éditorial. Parfois, on retrouve des manuscrits anciens qui confirment une hypothèse, mais souvent, on doit se livrer à une analyse littéraire. Il y a parfois des problèmes de couture : des paragraphes rajoutés qui réduisent par leur contenu la cohérence de l'ensemble. On a l'exemple de Josué, dans le Livre des Juges. Au premier verset, Josué meurt. Chapitre suivant : Josué convoque le peuple ! Un paragraphe a pu être ajouté, sans que la suite n'ait été modifiée. Ces problèmes de couture permettent de reconstituer à peu près le travail éditorial accompli.

On peut se livrer à la même hypothèse pour l'Evangile de Jean. Le style des différentes parties n'est pas exactement le même, ce qui permet d'échafauder des hypothèses. Pour les éléments historiques et archéologiques, le point important est la croyance que Jésus est Dieu. Cette croyance serait arrivée au II^e siècle de notre ère, et il ne semble pas possible que cette croyance ait émergé avant. Le concept du logos est grec, pas juif, d'où l'hypothèse que le texte de Jean n'ait pu être rédigé que par un auteur grec. Et puis est arrivée la découverte de Qumran, avec les manuscrits de la Mer Morte. Ces manuscrits contiennent des textes qui font référence à des êtres divinisés: Moïse, Hénoc, Melchisédech... Donc, avec ce corpus, il est tout à fait raisonnable de penser que des auteurs juifs ont pu croire en un Christ divinisé avant le II^e siècle. De la même manière, il existe un équivalent araméen du logos, le Memmach (la parole), retrouvé dans les manuscrits de la Mer Morte, ce qui invalide l'hypothèse d'auteurs grecs pour l'Evangile de Jean. Dieu étant trop éloigné, c'est sa parole que les hommes reçoivent... Dans ces traductions issues de l'araméen, on a la parole de Dieu qui parle.

Il est très important de bien comprendre le contexte d'une traduction : que croit-on selon les époques? La réponse à cette question permet d'estimer la datation des différents textes. Prenons le cas de Moïse. Selon les époques et les traditions, il est humain, mort et enterré dans un endroit inconnu ou bien monté vivant au ciel, et susceptible de revenir. Il faut bien comprendre que le judaïsme est lui aussi polymorphe, d'où ces différentes versions et traductions.

Deux autres prophètes font l'objet de ce type d'histoires: Elie et Hénoc. Selon les traditions et les interprétations, ils ont pu être amenés au ciel de leur vivant et selon d'autres, foudroyés par Dieu.

– Une question plus en phase avec l'actualité: que penser des racines millénaires du conflit israélo-palestinien?

Il est réducteur de penser qu'il s'agit d'un simple conflit pour un bout de terre. Je pense, comme pour beaucoup de phénomènes sociaux, qu'on néglige le poids de l'histoire de la religion. Les exemples sont nombreux: la gestion de la crise Covid en Allemagne ou en France par

exemple trouve ses racines dans l'histoire de la religion dans ces deux pays. Tout comme l'économie, qui doit beaucoup à Calvin.

Pour ce conflit, il faut remonter au conflit entre les hébreux et les philistins (actuels palestiniens). Le mot hébreu, *palashd* a donné Palestine, mais désigne avant tout un peuple et non pas une région. Il est d'ailleurs très difficile de définir l'emplacement de la région de Palestine, de ce point de vue. Historiquement, il s'agit en fait de la région de Judée.

Les Philistins de la Bible se retrouvent à Gaza, Ashkelon, Ashdone, Gath et Ekron. Ils sont les ennemis jurés des juifs et réciproquement. D'ailleurs, dans le récit mythologique, le juif David vainc le géant philistin Goliath. Historiquement parlant, les deux peuples ont bien existé et se sont affrontés. L'historicité de l'épisode légendaire n'est pas attestée. Néanmoins, les croyances et l'éducation religieuses ont implanté l'épisode légendaire et le fait que les deux peuples restent ennemis. La Bible reste une référence pour les croyances et les idéologies contemporaines, qui justifie le conflit actuel du point de vue des protagonistes. La violence se trouve légitimée par une croyance religieuse implantée depuis très longtemps, elle-même fondée sur des textes religieux rédigés il y a quatre mille ans.

L'analyse matérielle de la région de Palestine montre qu'il y a eu plusieurs peuples qui ont cohabité.

Le conflit a été envenimé par l'antijudaïsme à travers les siècles. Pourquoi la Palestine s'appelle-t-elle ainsi? Pour le comprendre, il faut remonter à l'Empire romain. L'empereur Hadrien (II^e siècle après Jésus-Christ), qui souhaitait consolider les frontières de l'Empire, a fait détruire Jérusalem suite à une révolte, la révolte de Bar Hokhbah, pour la reconstruire sous le nom de Aelia Capitolina, chasser les judéens (donc les juifs) et rebaptiser la province de Judée en province de Palestine. Cet épisode historique renvoie le peuple juif actuel à cet événement, qui veut depuis récupérer la Judée...

L'antijudaïsme est un phénomène aux origines préchrétiennes : les juifs monothéistes n'ont jamais voulu s'intégrer à la civilisation romaine, ils ont refusé les dieux romains au profit de leur dieu sans nom et ont toujours résisté à la domination romaine. A cet antijudaïsme

préchrétien s'ajoute un autre phénomène : une partie du peuple juif a refusé de reconnaître le rabbin Jésus comme le Messie (concept juif) et a été persécutée pour ça. Il faut attendre les travaux d'Augustin, qui a appelé à tolérer les juifs pour montrer ce qu'il ne fallait pas faire. C'est le *Verus Israeli*, le peuple chrétien qui remplace le peuple chassé.

L'Épître aux Romains de Paul indique qu'il n'y a qu'un peuple, le peuple juif, auquel le christianisme s'est greffé. Mais il dit que le peuple juif reconnaîtra Jésus comme le Messie. Il écrit également que le peuple juif est aveuglé par la volonté divine et que lui prêchera dans le vide, à l'instar d'Isaïe qui avait prédit la chute et la mise en esclavage du peuple juif sans avoir été entendu.

La haine actuelle entre Juifs et Palestiniens a pour origine ces épisodes historiques mal connus d'eux-mêmes. Cette méconnaissance, parfois inconsciente, participe de la perpétuation de la haine actuelle.

— *Et quelle est la vision du chercheur que vous êtes sur la Franc-maçonnerie ?*

Je ne suis pas spécialiste de la Franc-maçonnerie, mais j'apprends tous les jours. J'apprécie cette capacité d'interroger votre propre tradition et les traditions plus anciennes. Il y a aussi cette tradition d'étude, que j'admire. Je pense que c'est comme cela qu'on lutte contre les intégrismes et les fanatismes, en questionnant les traditions et en s'interrogeant. Le point commun entre les différentes formes de la maçonnerie est de contribuer au bien commun de la société. On peut d'ailleurs mesurer l'apport de la Franc-maçonnerie à la société. La France ne serait pas la France sans l'apport de la Franc-maçonnerie.

— *Il semblerait qu'il y ait eu un transfert de connaissances et de savoir-faire du proche Orient vers l'Occident, qui aurait permis l'érection d'édifices gothiques. A-t-on connaissance de corporations d'artisans dans le Moyen-Orient susceptibles de disposer d'un savoir-faire en architecture et géométrie pour un tel transfert ?*

C'est une excellente question, mais qui dépasse mon champ de compétences. Je ne sais pas s'il existait des guildes, mais on observe des différences de compétences énormes selon les lieux, à la même époque. Il suffit de regarder les réalisations du peuple égyptien

dans l'Antiquité. L'architecture romaine n'était pas extraordinaire à l'époque de la République, mais quelques siècles plus tard, elle devient grandiose et très avancée.

On peut penser qu'il a existé une école d'architecture très poussée en Égypte, mais cela ne reste qu'une hypothèse en l'absence d'éléments probants. Des écoles et des corporations ont bien existé chez les Romains, mais l'origine de leur savoir-faire n'est pas encore connue. Mais pour votre question, c'est un champ de recherche à explorer.

En ces temps politiques compliqués, la Bible pourrait-elle inspirer les leaders de tout bord?

On représente les idées politiques de manière linéaire et segmentée, selon un héritage de la Révolution. Ce questionnement revient à se demander si on est pour ou contre l'Église. Nous avons gardé cet héritage d'opposition droite-gauche. Encore maintenant, nous avons gardé cet héritage de notre histoire. Ainsi, tous les leaders d'opinion réduisent toute question ou tout sujet politique à une position sur un seul axe, ou deux ou trois. Cette organisation mathématique et géométrique ne correspond pas à la réalité d'un monde multifactoriel.

Concernant la Bible, en reprenant l'époque de la Révolution, si on est croyant en se référant à la Bible, on est conservateur, donc à droite. Et pourtant, au début du XX^e siècle, si on est chrétien défendant des valeurs de solidarité qu'on trouve dans la Bible, on est de gauche! A chaque fois, le politique va chercher des textes justifiant sa position, mais en omettant le contexte. Même les communistes sont allés chercher des textes où tout est mis en commun, en l'occurrence les Actes de Apôtres. Tout est dans la Bible, mais il ne faut pas l'utiliser comme simple source pour justifier une position déjà arrêtée. Elle est à la fois de droite et de gauche!

Ce à quoi la Bible nous appelle, c'est à articuler une pensée nuancée, à ne pas se laisser happer par une dialectique binaire droite-gauche et de dépasser les clivages. La Bible est plurielle, et ne peut pas être réduite à un simple monolithe. De ce fait, elle n'est absolument pas réductible à une pensée unique et il n'est pas honnête d'en extraire un message politique partisan.

Si on évitait de réduire la question politique à une question idéologique droite-gauche et si les discours partisans retrouvaient un peu de nuance, celui-ci s'en trouverait plus élevé.

La Bible ne propose pas de voie politique claire ou de « juste milieu ». Elle est au contraire très exigeante, à tous les niveaux. Par exemple, pour l'inspiration politique, elle comprend une exigence sociale, en parallèle d'une exigence d'ordre. En résumé, quel que puisse être le sujet, elle nous tire vers le haut.